

La religion de Proudhon¹

Cet article a été rédigé au moment où Jacques Muglioni travaillait aux morceaux choisis de Proudhon, Justice et liberté, publiés en 1962 aux PUF, dans la collection Les Grands textes.

Texte publié dans La Revue Socialiste, n°132, avril 1960, pages 398-404.

Proudhon a tout lu tout seul. Il n'a pas été formé par l'école à l'admiration et à la rigueur. De ce lecteur sans maître qui croit pouvoir tout corriger et qui se donne des peines infinies pour retrouver des idées depuis longtemps formées, l'œuvre sort à peine de la poussière qui recouvre tant d'auteurs de son époque, alchimistes du socialisme et rêveurs incontinents. Son influence sur quelques syndicalistes il la doit surtout à sa personnalité de militant et à quelques formules mal comprises. Il faut être tombé par hasard sur une page admirable pour soupçonner qu'un génie se cache dans ces volumes inutiles. Alors on prend courage, on cherche ce qu'il veut dire par cette « justice » qui revient presque à chaque page comme un cri dont l'écho ne finit pas. On devine à la source de cette cosmogonie verbale un sentiment plus fort que les mots et qui s'annonce comme une prédication. Cette pensée sans système fait songer à Nietzsche par le goût du scandale et de la contradiction, mais plus encore à Rabelais par la passion inséparable de la pensée, par la violence, le caprice et l'effusion du cœur². Ennemi juré de Dieu et du pouvoir, Proudhon veut d'abord sauver l'esprit du respect. Et s'il a assez d'orgueil pour se croire, il n'est pas assez crédule pour disposer du genre humain. Cet orgueil même explique à la fois qu'il oppose aux plus grands maîtres son opinion dérisoire et qu'il ne renonce jamais à sa révolte première. « Je n'adore rien, pas même ce que je crois ». Il se veut conscience inaliénable, et s'il n'a que trop tendance à dire son mot, c'est qu'il met la liberté du jugement au-dessus de tout système. Il y a du Montaigne, malgré tout, dans ce mauvais lecteur. Se prêter aux autres, mais ne se donner qu'à soi-même, c'est pour lui aussi la règle de vie. Au moins sait-il se reprendre, et, quand le pouvoir un moment l'a séduit, il a la force de dire non. Proudhon est un esprit libre.

Retenons ici cette idée de lui que la religion n'est pas faite pour s'épanouir mais pour mourir, que son dépérissement se confond avec le progrès de l'humanité. Ajou-

¹ Cf. P.J. Proudhon, *Écrits sur la religion*, Introduction sur la religion dans la vie de Proudhon et notes par Th. Ruysen, Marcel Rivière, 1959. Ce volume, le 19^e de la série, est le dernier paru des œuvres complètes. Il contient *La Bible annotée*, *Jésus et les origines du Christianisme*, *Essais de linguistique*, *l'Encyclopédie catholique*, le « *Miserere* », des articles de journaux, des extraits de correspondance et de carnets. On ne doit pas s'attendre à trouver dans ces textes judicieusement rassemblés des idées très différentes de ce qu'offrent déjà les œuvres maîtresses. Mais on sera heureux d'y rencontrer de très belles pages, sans compter les précisions que Proudhon apporte à sa pensée à l'occasion d'un article ou d'une lettre. L'introduction historique de Théodore Ruysen a le mérite, en retraçant l'évolution religieuse de Proudhon, de rétablir les perspectives et de situer avec rigueur les grands moments d'une pensée.

² Cf. *Portrait de Jésus*. Textes de Proudhon, présentés par Robert Aron. Pierre Morez, éd. 1951, p. 42.

tons aussitôt : la mort purifie pour accomplir, car, dit Proudhon, la révélation de Dieu n'est pas au commencement mais à la fin. Dieu dépouillé des mythes, sans statue et sans inquisition, est une idée vraie conquise par la réflexion séculaire sur le rêve. Mais la religion est de sa propre nature immobile ; cette pensée première de l'homme craint le doute qui déplace le regard et détourne d'adorer. Le mouvement de la pensée n'est donc pas le fait de la religion elle-même ; il s'exerce contre elle, substitue à sa prière la révolte. Penser la religion, c'est donc tout à la fois l'abolir et la sauver — non pas la sauver comme on l'aime d'abord, mais l'abolir comme elle se donne d'abord³. Voilà en quel sens Dieu s'en va, en quel autre sens Dieu vient. Mais ce qui reste de la religion première au cœur de l'homme et dans les institutions tend à s'opposer toujours à l'intelligence. Ce qu'en langage politique on appelle réaction n'est autre chose que le vieil homme qui ne veut pas mourir et prend des précautions contre le péril de penser.

Le principe d'autorité, chez les anciens, s'exerçait au nom du destin ; dans le christianisme il s'exerce au nom du salut. Mais c'est toujours la raison d'État qui règle l'emploi du pouvoir. Puisque la justice n'est pas de ce monde, la politique reste l'art de maintenir les privilèges et de s'arranger de l'ordre existant. Elle est faite d'habileté, de violences, d'expédients. Le bon plaisir, imité de la Providence, remplace l'antique nécessité⁴. Il aggrave le mal politique, corollaire de l'aliénation religieuse. On voit donc pourquoi la critique du pouvoir suppose la critique préalable de la religion. Il faut que l'homme reprenne l'initiative, retrouve en soi la source de toute providence et fonde sur sa liberté l'organisation sociale. Le crime de la religion, c'est de consacrer l'inhumain et de justifier l'injustifiable au nom d'une providence étrangère. Si le sens des choses est transcendant, la politique ne peut que se résigner à l'arbitraire et à l'oppression. Toute dictature est, d'une certaine manière, théocratique.

Mais Proudhon ne conçoit pas un humanisme qui justifierait à son tour la terreur politique ni une liberté qui pèserait sur l'homme comme une condamnation. Car le christianisme a bien fait de rabaisser l'orgueil humain. Il ne reste donc plus, maintenant, qu'à relever l'homme de sa chute⁵. La justice est aussi compromise si l'individu n'est rien que s'il est tout, et l'humilité n'est pas plus une vertu que l'orgueil. Ce mouvement pascalien qui rabaisse l'humanité, puis l'élève, conduit à rechercher la formule d'équilibre, la mesure vraie de l'homme. Conservant donc de la religion ce qui mérite de l'être et du gouvernement ce qu'il faut pour permettre le jeu des libertés, la société nouvelle sera préservée des deux vices contraires de toute politique, la démesure et la résignation.

Mais la grande affaire est de reprendre aux mythes l'être aliéné de l'homme. « Dieu en religion, écrit Proudhon, l'État en politique, la Propriété en économie, telle est la triple forme sous laquelle l'humanité, devenue étrangère à elle-même, n'a cessé de se déchirer de ses propres mains⁶ ». D'où ces formules de révolte : « Dieu, c'est le mal », « la propriété, c'est le vol »... Mais l'humanité doit retrouver dans le mythe sa propre substance et, s'élevant ainsi à la conscience d'elle-même, préférer l'affirmation à la négation. Athéisme, anarchisme et communisme sont trois négations de l'homme

³ *Écrits sur la religion*, p. 216.

⁴ *La justice dans la Révolution et dans l'Église*, tome II de l'éd. Rivière, p. 222.

⁵ Ouvrage cité, t. 1 p. 396-397.

⁶ *Système des contradictions économiques*, Rivière, t. 1 p. 388-389.

que Proudhon ne manque jamais de dénoncer. Pascal disait de l'athéisme qu'il était la « marque d'une certaine force d'esprit, mais jusqu'à un certain degré seulement »⁷. Sans citer cette pensée, il arrive plus d'une fois à Proudhon de la commenter et, en quelque sorte, de la faire sienne⁸. Bien plus, il note que la société actuelle, vivant d'expédients sur des traditions mortes, échangeant sa liberté contre un destin absurde, est profondément athée⁹. Bref, la révolte ne nie pas les valeurs mais les sauve. Passion du cœur qui s'indigne de les voir méconnues ou opprimées, la révolte vaut mieux que la révolution. Car elle ne détruit rien, elle ne promet rien, elle ne trompe personne. La révolte est la conscience même.

Dans ces conditions on s'étonnera moins de cette continuelle volte-face qui est toute la méthode de Proudhon. La religion désespère l'homme, mais ce que l'homme cherche en elle et qu'il appelle Dieu, c'est lui-même. Il convient donc à la fois de la combattre et de la réaliser. De même tout pouvoir opprime le citoyen ; mais ce que le citoyen cherche dans le prince, c'est encore lui-même, c'est-à-dire la liberté. « Le problème, dit Proudhon, n'est pas de savoir comment nous serons le mieux gouvernés, mais comment nous serons le plus libres¹⁰ ». Enfin la propriété est l'exploitation de l'homme par l'homme, mais ce que le travailleur cherche dans la propriété, c'est l'identité du travail et du capital et sa propre reconnaissance. Ainsi se découvre dans la fiction de Dieu la profondeur humaine du sentiment religieux, dans la fiction du gouvernement l'image renversée de la liberté politique, dans la fiction de la propriété le sens de la liberté personnelle et du travail.

Comme Lucrèce. Proudhon ne tarit pas sur les crimes de la religion. Il les juge, il les dénonce à la manière d'une âme qui a cessé d'être sous le charme. Comme Marx, il ne sépare pas la religion de la société et il rend celle-là solidaire des crimes de celle-ci. Mais comme Comte il retient ce qu'elle a de positif. En définitive rien n'est perdu et Proudhon se sent le cœur de célébrer la religion à sa dernière heure¹¹. Berceau des sociétés, c'est en elle que se sont noués les liens humains. Elle fit l'unité des peuples en leur inspirant les mêmes prières et en les conviant aux mêmes fêtes. Elle découvrit aux hommes le génie des arts, la noblesse du travail, le sens de la souffrance et de l'amour, la chasteté qui arrache la femme à l'état de nature, c'est-à-dire à la prostitution. La religion a créé des types humains qui ne passeront pas. Non seulement la science n'y ajoutera rien, mais peut-on être assuré qu'elle entretienne une foi à laquelle il restait encore à produire ses œuvres ?

Proudhon n'est pas voltairien. S'interrogeant sur un fait religieux, par exemple le dogme du péché originel¹², il inaugure, comme Comte, la méthode qui sera celle d'Alain dans *Les Dieux*. Moins attentif à ce qui contredit le fait qu'à ce qui lui donne un sens, il ne se contente pas de condamner les superstitions et la vanité des rites, mais par une analyse positive il cherche « le surnaturalisme dans la nature, le ciel dans la

⁷ NdE : *Brunschvicg* 225, *Lafuma* 157

⁸ Voir par exemple *Écrits sur la religion*, p. 192, 193, 224.

⁹ *Ibidem* p. 189.

¹⁰ *Mémoires d'un révolutionnaire*, Rivière, p. 62.

¹¹ *De la création de l'ordre dans l'Humanité*, p. 73-74.

¹² *Système des contradictions économiques*, I, ch. VIII.

société, Dieu dans l'homme¹³ ». Prendre au sérieux tous les signes que fait l'homme, telle est la seule règle pour une philosophie de la religion.

Or le péché originel n'est rien que la « fausse conscience », accompagnée de remords, l'aliénation du cœur, l'antagonisme en l'homme. La jouissance n'est pas l'amour ni la propriété possession vraie. La peine n'est pas plus le travail que l'ivresse n'est la joie. Le mal est un état de séparation, d'hostilité, d'isolement dans l'homme et dans la société¹⁴. Mais, comme le mal n'est pas plus transitoire qu'il n'est absolu, la conciliation sera l'œuvre toujours reprise de la philosophie et de la révolution. Car ni l'individualisme, fait primordial de la nature, ni l'association, son terme complémentaire, n'est en soi un bien. Et, à la différence de Hegel, Proudhon ne prétend pas résoudre les contradictions. Plus près d'Héraclite, ou, si l'on veut, plus soucieux de la mesure, il conserve au devenir la tension et la vie. Il n'y a pas de dépassement, de sorte que la dissidence et l'harmonie ne sont pas deux périodes distinctes de l'histoire, mais « deux faces de notre nature, toujours adverses, toujours en œuvre de réconciliation, mais jamais entièrement réconciliées ».

Or si la justice est une force en nous, on ne saurait voir dans l'inclination au mal, pourtant réelle, un défi radical. En fait Proudhon accorde trop à la société pour pouvoir condamner la nature, de même qu'il est trop attaché aux institutions de la justice pour croire assez à la loi d'amour. Il semble qu'il n'ait pas le sens du péché et qu'il se donne parfois du christianisme une image un peu simpliste, comme lorsqu'il ne voit dans la prédication de Jésus qu'un appel à la conscience¹⁵. D'autre part il ne peut se défendre tout à fait contre l'optimisme de son temps, qui croyait renouveler à sa manière le messianisme et voyait dans la solution des contradictions historiques l'assurance d'une parfaite rédemption. Cependant Proudhon ne met pas, comme fait Comte, dans un état définitif du savoir le terme de tout progrès humain, et il ne prétend pas, comme Hegel, que l'histoire effacera ses cicatrices dans un total accomplissement. Il a suffisamment d'inconséquence, c'est-à-dire de liberté, pour échapper aux systèmes et pour ne pas croire qu'il y ait une fin de toutes les pensées. Il ignore surtout cette frénésie du dépassement et cette bonne conscience chirurgicale qui autorisent tant de philosophes et de politiques, en notre temps, à mutiler l'homme. Car si le mal n'a pas de solution définitive, le penseur doit garder au cœur assez d'indignation pour recommencer sans cesse sa méditation du monde.

Cette réflexion sur le mal, Proudhon devait l'achever par une analyse de la grâce¹⁶. Il est trop vrai que l'homme ne peut rien sans quelque secours. Que pourrions-nous sans l'expérience, l'industrie, la science et l'art ? Que ferait l'intelligence sans le langage, la volonté sans les institutions qui la soutiennent et lui donnent ses règles ? La liberté ne périt donc pas d'être secourue, mais il lui faut s'exercer d'abord. C'est par l'exercice du corps et de l'esprit que se montre la « grâce actuelle » qui favorise les passions d'ordre, la « grâce efficace » par laquelle la volonté se porte avec allégresse et amour au bien, grâce essentiellement « prémouvante », car sans elle l'homme n'est capable d'aucun bien. Laissons dire ici Proudhon : « Ainsi que le tyran dépeint par Pla-

¹³ *Écrits sur la Religion*, p. 179.

¹⁴ *Système des contradictions économiques*, I, p. 367-368, cf. aussi *Écrits sur...*

¹⁵ *Écrits sur la religion*, p. 542.

¹⁶ *Système des contradictions économiques*, I, p. 379-374.

ton, qui fut, lui aussi, un docteur de la grâce, l'homme porte en son sein mille monstres, que le culte de la justice et de la science, la musique et la gymnastique, toutes les grâces d'occasion et d'état, doivent lui faire vaincre ». Telle est donc l'éducation, cette grâce qui élève l'homme, le conduit et le rend libre.

Il est assez clair que Proudhon n'a pas voulu détruire la religion ni même cherché à lui faire sa part. Sa pensée est, dans sa totalité, une réflexion sur la religion. Obsédé par elle, il mêle dans la même page les cris de guerre et les accents de reconnaissance. Mais, au-delà d'une rhétorique un peu facile, se dessinent deux mouvements distincts. D'abord le progrès de la pensée rend caduques les croyances de la tradition. Incompatible avec la science, l'imagerie religieuse est incapable désormais de soutenir la foi des hommes. Mais, comme l'avait vu Comte, son sens demeure, purifié. Par exemple, l'image de la vierge-mère garde une valeur exemplaire dans une société dont le désordre économique et mental entraîne la dissolution des mœurs. Cette parenté entre la méditation de Proudhon et celle de Comte sur la femme et le mariage atteste leur dette commune envers le christianisme.

Mais s'il est vrai que le progrès conserve ainsi le meilleur, si l'unique et perpétuelle révolution de l'histoire¹⁷ consiste moins dans une mutation que dans une libération, la vérité doit être cherchée non plus à la fin, mais au commencement. On comprend là cette passion qui porte Proudhon à scruter sans cesse les origines du christianisme. Son zèle indiscret, et peut-être son goût de l'hérésie, va jusqu'à ajouter à la légende lorsque, par exemple, il imagine Jésus survivant au supplice et guidant les premiers pas d'une église clandestine¹⁸. C'est qu'il veut retrouver la source pure des souillures de l'histoire, c'est-à-dire l'émotion religieuse dépouillée des systèmes, des ornements et des sophismes. Il voit à l'origine du messianisme l'idée révolutionnaire. Que la terre promise soit dans le cœur de l'homme, c'est ce qu'a oublié plus d'une fois une humanité rendue étrangère à elle-même. L'histoire n'est donc qu'un détour. Et, quand, invectivant l'« Église adultère », Proudhon remonte aux origines du christianisme comme pour retrouver une source abandonnée, on songe à Rousseau allant quérir son modèle politique dans les sociétés pures et statiques, antérieures au progrès, c'est-à-dire à l'histoire. Ils cherchent l'un et l'autre un principe de communion. Bien plus, l'anticléricalisme de Proudhon tend non pas à détruire, mais à purifier l'idée d'église. Que l'homme cesse d'être l'image renversée et affaiblie de Dieu, son double étranger, son aliénation, que la religion devienne la substance du peuple, alors le socialisme peut réaliser l'antique message, réconcilier l'humanité avec elle-même et la rendre à l'innocence¹⁹.

Ce qui sauve cet optimisme si éloigné de ce que nous pouvons penser aujourd'hui, c'est le sentiment, souvent exprimé par Proudhon et plus ferme que tous ses discours, d'appartenir au monde et à son temps. S'il veut refaire la religion et la société, c'est par la pensée d'abord, pour se rendre intelligible et pour aimer le monde présent. Il ne songe nullement à une dialectique de la puissance, car « il n'est puissance qui ne puisse être vaincue par une autre ». Cette mécanique élémentaire contient toute la sagesse ; elle reconnaît l'esprit non dans les triomphes de l'histoire, mais sur le

¹⁷ *Écrits sur la Religion*, p. 180.

¹⁸ *Ibidem*, p. 570, 59.

¹⁹ *Ibidem*, p. 189 : « le christianisme a été la prophétie, le socialisme est la réalisation ».

visage de Jésus mourant²⁰. Proudhon n'est donc pas de ceux qui disent : je ne suis pas de ce temps ni de ce pays, et qui ne peuvent penser à la justice, qu'en méprisant les hommes vivants. Marx veut changer le monde et sa postérité historique verra dans la terreur la condition d'un monde à naître. La pensée révolutionnaire est d'abord dévastatrice ; elle construit ensuite sur le désert une cité dont on ignore d'avance si elle aura un visage. Proudhon au contraire est fidèle à la terre et aux signes présents de l'homme. Il cherche le sens du monde comme une patrie perdue, mais qui se laisse deviner dans le désordre et même des institutions et des êtres. Au fond de sa révolte, il y a un consentement secret qui le préserve de haïr et qui le persuade que l'humanité sera sauvée non pas du dehors, mais du dedans. Bref, deux défauts disqualifient Proudhon comme révolutionnaire : la tendresse humaine et l'ironie²¹. Sachant que la réforme des structures sociales ne dispense pas de la moralité individuelle, il ne spéculé pas sur l'avenir. Il ne renonce pas au secours fabuleux de l'immortalité pour justifier ensuite le présent vécu par le futur. L'homme vraiment libre « se place volontairement dans le crépuscule *in tenebris et in umbra mortis*²² ». Il sait qu'il n'y a pas de lendemain. « Que je meure pour l'éternité, mais que du moins je sois homme, pendant une révolution de soleil ».

Jacques Muglioni
avril 1960



Notions retenues pour ce texte :
christianisme, histoire, progrès,
religion, révolution

²⁰ *Ibidem*, p. 556.

²¹ *Mémoires d'un Révolutionnaire*, p.341-342. Voir aussi la lettre de Proudhon à Marx (*ibidem*, p. 434-437), dont nous extrayons le paragraphe suivant : « Cherchons ensemble, si vous voulez, les lois de la société, le mode dont ces lois se réalisent, le progrès suivant lequel nous parvenons à les découvrir ; mais, pour Dieu ! après avoir démoli tous les dogmatismes *a priori*, ne songeons point à notre tour à endoctriner le peuple : ne tombons pas dans la contradiction de votre compatriote Martin Luther, qui, après avoir renversé la théologie catholique, se mit aussitôt à grand renfort d'excommunication et d'anathèmes, à fonder une théologie protestante. Depuis trois siècles, l'Allemagne n'est occupée que de détruire le replâtrage de M. Luther ; ne taillons pas au genre humain une nouvelle besogne par de nouveaux gâchis. J'applaudis de tout mon cœur à votre pensée de produire au jour toutes les opinions : faisons-nous une bonne et loyale polémique, donnons au monde l'exemple d'une tolérance savante et prévoyante, mais, parce que nos sommes à la tête d'un mouvement, ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle intolérance, ne nous posons pas en apôtres d'une nouvelle religion ; cette religion fût-elle la religion de la logique, la religion de la raison. Accueillons, encourageons toutes les protestations, flétrissons toutes les exclusions, tous les mysticismes, ne regardons jamais une question comme épuisée, et quand nous aurons usé jusqu'à notre dernier argument, recommençons s'il le faut, avec l'éloquence et l'ironie. À cette condition j'entrerais avec plaisir dans votre association. Sinon, non ! ». 17 mai 1846.

²² « Dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort », cf. *Écrits sur la Religion*, p. 527. À rapprocher de l'invocation à la mort dans *La Justice*, II, p.441.